

La mort haute en couleurs

**Sebastian Dicenaire
rencontre l'auteur,
comédien et metteur
en scène Baptiste
Toulemonde.**

Sebastian Dicenaire / Pouvez-vous me dire un mot de la pièce sur laquelle vous travaillez en ce moment, *Tadam*...?

Baptiste Toulemonde / *Tadam* est la sixième création de notre compagnie, *Renards/Effet Mer*, une compagnie *Jeune Public* – même si je suis tenté de dire *Tout Public*... Ce spectacle, que nous sommes en train de créer actuellement, sera destiné aux enfants à partir de 8/9 ans. Je dis à partir de, parce que, si on est parfois trop petit pour voir un spectacle, on n'est jamais trop grand. Dans la compagnie, on a la volonté de créer des spectacles intergénérationnels, avec différents niveaux de lecture, qui peuvent parler à tout le monde. Hier, on jouait à Strépy-Bracquegnies *Foxes*, notre cinquième création, et il y a des parents qui sortaient et qui disaient : *Là j'ai pleuré, pendant que mon gamin riait*. Nous c'est quelque chose qui nous plaît, de se dire qu'on crée des spectacles qui parlent à toutes et tous.

***Tadam* parle (entre autres) d'un sujet pas évident à aborder avec les enfants : la mort, le suicide. Comment vous est venue l'envie de parler de ce sujet ?**

Ça n'est pas venu par hasard. C'est une thématique que j'ai pu croiser et que d'autres personnes autour de moi ont pu croiser dans leur vie. J'ai eu besoin d'en faire quelque chose, non pas dans un but thérapeutique, mais plutôt pour transfigurer la vie. L'envie, avec ce spectacle, c'était de montrer que la parole est quelque chose qui *permet* – qui permet d'enlever les nœuds, d'enlever du poids. C'est pour ça que j'avais envie de parler de ce sujet, qui plus est à des enfants. Aujourd'hui, la mort est souvent *taboue*. Or, à 8/9 ans, on est à un âge où on se pose souvent beaucoup questions sur la mort. Ça n'a rien de morbide. On peut tout à fait envisager la mort non pas comme quelque chose d'angoissant, mais comme quelque chose qui fait partie de la vie. On peut être tenté de cacher ce rapport à la mort.

C'est un peu ce que fait le père dans la pièce. Il se dit que s'il ne le cache pas à sa fille, ça risque de les éloigner l'un de l'autre. Or c'est le contraire qui arrive. C'est là tout le paradoxe de la pièce. C'est le fait de parler de ces choses qui va les rapprocher, qui va leur permettre de reprendre contact.

Comment fait-on pour parler de la mort aux enfants au théâtre ?

Il y a deux films, *Coco* et *Soul*, de Pixar, qui m'ont persuadé qu'on pouvait parler de la mort aux enfants. Avec ce genre de films, je pleure, je me régale, je n'ai pas besoin d'avoir dix ans pour les regarder. Mais comment traiter cette thématique-là ? J'aimais bien l'idée que ça arrive par le prisme de la magie. La magie, c'est ce qu'on montre aux enfants. On sait toujours qu'il y a un truc. Quelque part il n'y a rien de magique. Et la vie, c'est un peu pareil. Des fois la magie on y croit, et des fois on n'y croit plus. Ce parallèle-là, je le trouvais intéressant avec mon personnage du papa magicien. L'idée aussi, c'était de sortir du cliché de la Mort avec la faux et tout ça. Quand j'écrivais les prémices de la pièce, j'écoutais beaucoup David Bowie. Et tout à coup je me suis dit, ça serait ça, la Mort, avec ce côté androgyne, avec les yeux vairons... Une Mort qui aurait la classe, qui serait à la fois un peu attirante et en même temps un peu étrange... Pas forcément lugubre, mais *venue d'ailleurs*. Un personnage haut en couleurs. Il s'appelle Kiki dans la pièce. C'est aussi une mort qui prend soin de la vie. Tous les jours, Kiki vient jouer aux échecs avec le père, c'est un peu comme un psy, comme un ami qui vient demander si tout va bien, qui vient s'assurer que la vie suit son cours.

Créer un personnage de la Mort en théâtre pour enfants ressemble à un vrai défi... Les personnages d'un papa et de sa fille sont plus faciles à représenter, non ?

Oui et non. Le personnage de la fille n'est pas facile à traiter non plus. Comment la rendre crédible ? C'est important, parce que c'est à travers elle que les enfants vont s'identifier. La fille a plus ou moins leur âge. Ça va être leur porte d'entrée dans le spectacle. Et puis le sujet de la pièce, c'est aussi comment la fille va arriver à faire parler son père. C'est important de voir une enfance qui est non

seulement apte à comprendre, mais aussi active. Ça n'est pas seulement le père qui lui dit : *Ecoute, j'ai un truc à te dire*. Non, c'est elle qui est motrice. C'est chouette de donner la part belle à l'enfance.

Quelque part, c'est aussi le père qui est un peu l'enfant, et la fille un peu l'adulte. Révéler tout ça, ça va permettre de rééquilibrer, que chacun retrouve sa juste place. En tout cas, l'idée, c'est de parler vraiment à l'enfance. C'est quelque chose que la compagnie a toujours eu à cœur. Penser l'enfant comme un interlocuteur valable. Chose que ne fait pas le père au début. Mais qu'il va être amené à faire.

Pour ce personnage, je trouvais que c'était important de voir un père défaillant. Mon père a longtemps été malade, c'est quelque chose qui m'a marqué. Je me dis, tiens, je n'ai pas une image paternelle forte... Et pourtant si, j'ai une image sensible. Je me demande comment mettre en valeur cette notion d'échec, de faillibilité. Rater, c'est primordial. Si on sait marcher, c'est parce qu'on est tombé plein de fois. Au Royaume-Uni, par exemple, dans son CV on met aussi les choses qu'on a ratées. Elles sont la preuve qu'on a essayé. J'aime beaucoup cette idée, de présenter un père faillible à des enfants. Mais ce personnage-là, c'est sûr qu'il sera vécu très différemment par les enfants que par les parents, ça fera écho très différemment.

Accepter ses faiblesses, ses failles, c'est une force ?

Oui, c'est une force de vie. C'est accepter pleinement qui on est, la vie telle qu'elle est, pour aller de l'avant. En ce qui concerne le père, il a accepté sa tentative de disparition, mais il ne l'a pas acceptée par rapport à sa fille. C'est comme s'il se disait : je dois continuer à produire l'illusion, dans tous les sens du terme. Sauf que sa fille n'est plus à un endroit d'illusion, elle est à un endroit de vérité. Elle en est à un stade où elle a besoin qu'on lui parle vraiment, qu'on arrête de lui faire des tours de magie pour lui faire passer le temps.

Il y a un triple échec du père : sa tentative de suicide ; le fait de ne pas en parler à sa fille ; et son spectacle de magie qu'il n'arrête pas de rater... Est-ce qu'articuler plusieurs échecs dans un spectacle, ça donne une réussite ?



J'ai envie de dire oui. Ce que je trouve beau, ça n'est pas de voir quelqu'un qui réussit. C'est de voir quelqu'un qui rate. Mais qui continue. Qui avance. Effectivement, il y a le premier échec de la tentative de suicide : cet échec-là est primordial. Rater lui a permis de vivre. C'est un des paradoxes de la pièce. S'il avait réussi, il ne serait plus là. Donc quelque part, rater est une force de vie. J'aime bien les paradoxes, et celui-là je le trouve hallucinant. C'est aussi parce qu'il rate qu'il nous attendrit. Après, il y a le fait qu'il rate son spectacle. Moi ce que je me raconte, c'est que tant qu'il continue à produire de l'illusion envers sa fille, tant qu'il ne lui avoue pas la vérité, il n'est pas vraiment prêt à remonter sur scène. Il doit accepter, il doit passer par là.



Tadam au Théâtre Varia (Grande salle)
mardi 20 février 13h30 + TP 19h,
mercredi 21 février 10h + TP 15h,
jeudi 22 février 13h30 + TP 19h,
vendredi 23 février 13h30 + TP 19h,
samedi 24 février TP 18h,
avant de partir en tournée au
Théâtre de Namur du 11 au 13 avril 2024
et au **Théâtre Anthéa d'Antibes (FR)**
du 16 au 20 avril 2024.